

L'Abcille de la Nouvelle-Orléans  
NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO.  
LIMITED

COL. HUGUES J. DE LA VERGNE  
PRÉSIDENT  
MAURICE LAFARGUE  
Directeur-Gérant

Phone Main 3487

Bureaux: 323 Rue de Chartres  
entre Conti et Bienville

Entered at the Post Office of New Orleans as  
Second Class Matter

Pour les petites annonces de de-  
mandes, ventes, locations, etc., qui se  
soldent au prix réduit de 6 sous la  
ligne, voir une autre page du journal.

L'Abcille est en vente au ki-  
osque de journaux du "Times  
Square Building," à New-York.

### TEMPERATURE.

Thermomètre de E. Claudel, Op-  
ticien, Successeur de E. & L.  
Claudel, 918 rue du Canal,  
Nouvelle-Orléans, Lne.

Lundi, 17 août 1914.

Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin... 82	25
Midi... 88	28
3 p. m. .... 84	26
6 p. m. .... 82	25

### Plaidoirie de Me Chenu

(Suite.)

Si elle est venue pour les lec-  
tures, elle va avoir une explica-  
tion, ou tout au moins, le revolv-  
er au poing, elle va en exiger la  
restitution. Rien, pas un mot,  
pas le temps d'un mot, les déto-  
nations partent. C'est fait, Cal-  
mette est frappé à mort: on lui a  
cassé la gorge et, comme a dit  
Mme Caillaux, à ce moment:  
"Justice est faite".

Ne la pardons pas de vue, mes-  
sieurs, nous voulons la juger, il  
nous faut la connaître. Nous es-  
sayerons tout à l'heure de péné-  
trer ses intentions secrètes et ses  
mobiles.  
(Mme Caillaux s'affaisse sur  
son banc, elle est emportée en  
dehors de la salle.  
L'audience est suspendue à 2  
h. 10.)

Les vrais mobiles du crime.

Le Président. — L'audience est  
reprise. Maître Chenu, vous avez  
la parole.

Me Chenu. — Messieurs, les  
faits, j'expose les faits avec sim-  
plicité. Je ne crois avoir aucun  
part de responsabilité dans les  
incidents que je suis le premier  
à regretter, car vous pouvez  
croire qu'ils me soumettent à  
une assez dure épreuve.

Le crime vient d'être accom-  
pli; il nous faut suivre la crimi-  
nelle, ne pas la perdre de vue,  
car nous avons à la juger. Par  
conséquent, il va nous falloir,  
tout à l'heure, essayer de péné-  
trer ses secrets mobiles et ses  
intentions.

Mais, pour le moment, essayons  
de la découvrir dans les mani-  
festations extérieures. Le crime

vient d'être accompli, l'homme  
est là, gisant à ses pieds, il va  
mourir, presque râlant. Il est à  
un mètre cinquante ou deux mè-  
tres d'elle. Il peut bien se faire  
que cette présence d'esprit ex-  
traordinaire dont elle a fait  
preuve jusqu'ici, que cette orga-  
nisation méthodique du crime,  
que le sang-froid apporté dans  
son accomplissement, que tout  
cela soit le résultat d'une tension  
nervieuse qui a été dominée par  
la volonté.

Mais alors, un phénomène bien  
connu, inévitable, va se produire,  
celui de la détente; ce corps va  
se raidir, cette poitrine va se  
gonfler, ces yeux vont se mouil-  
ler et cela va être la crise, à la  
quelle nous savons que, par tem-  
pérament, Mme Caillaux n'est  
point étrangère.

Or, il n'en est rien, absolument  
rien. L'émotion et l'affolement  
sont à leur comble; mais autour  
d'elle, pas en elle.

En elle, rien ne vibre. Dans  
cette maison, où Gaston Calmette  
était adoré, où tous, depuis le  
plus éminent collaborateur jus-  
qu'au plus humble garçon de bu-  
reau, appréciaient sa générosité,  
sa délicatesse, sa droiture, on  
perd la tête, on s'empresse au-  
près du patron qui va mourir.  
Mme Caillaux, qui vient d'être  
conservé son sang-froid; son  
calme hautain est constaté par  
tous; son attitude est arrogante,  
ses propos sont inspirés par sa  
vanité de parvenue: "Je suis  
une dame, dit-elle... Je suis la  
femme du ministre des finan-  
ces!" Elle dit pourquoi elle  
a tué: "Je viens de faire justice!"  
Il n'y a plus de justice en  
France! Elle oublie, à ce mo-  
ment, que si, pour mon pauvre  
pays, cela devenait vrai un jour,  
son mari en aurait une lourde  
part de responsabilité.

On cherche le revolver, on ne  
sait ce qu'elle en a fait, on lui  
demande: elle le sait, elle, et elle  
le dit.

On l'arrête; elle ne veut pas  
qu'on la touche; elle dit où elle  
veut être conduite, au Palais de  
Justice; et elle s'étonne qu'on ait  
la prétention de la conduire au  
commissariat, comme les autres.

Elle dit comment elle veut être  
menée: dans son auto; de telle  
sorte que c'est elle qui paraîtra  
offrir une place à l'agent qui  
l'arrête et qui est chargé de la  
surveiller.

Et, au commissariat, son atti-  
tude est la même, car il n'y a  
point, vraiment, en face des dé-  
positions des agents que nous  
avons recueillies, il n'y a pas à  
tenir compte des témoignages qui  
ont été apportés par des amis de  
M. Caillaux, qui ont constaté à ce  
moment, mais seuls, au commis-  
sariat, l'excitation prétendue de  
Mme Caillaux.

Ge que je veux bien admettre,  
c'est que, le crime accompli, elle  
a consenti à formuler l'espérance  
que la blessure qu'elle avait faite  
n'était pas mortelle et que, peut-  
être, Gaston Calmette y survi-  
vrait.

Voilà, messieurs, vue, d'après  
les apparences extérieures, la  
criminelle avant, pendant, après  
le crime.

Il n'y aura pas moyen de con-  
tredire. Qu'est-ce que vous plai-  
rez? maître Labori. L'affolement,  
n'est-ce pas? Oui, nous  
en avons connu, et nous avons  
vu sur ces bancs de ces êtres in-  
fortunés, épouses trompées,  
femmes trahies, pauvres filles  
abandonnées et séduites qui  
avaient bien monté leur dur cal-  
vaire et qui, au sommet, à bout  
de souffrances, d'humiliations,

**Venez nous voir pour vos Machines à Coudre**  
Vous économiserez de l'argent.  
Machines Neuves à Crédit.

**MACHINES \$10 et au**  
d'occasion depuis \$10 et au  
dessus d'un dollar est garanti.

Spécialité de louage et de réparations de  
toutes marques. Tout travail au  
dessus d'un dollar est garanti.

**CHAS. E. GERDIN, Directeur**  
1730 RUE DRYADES  
Entre Folléte et Eulerpe.  
(11et Kaufman.) Téléphone Jackson 821.

de fatigues, ont senti venir la  
minute de détachement, qui ont  
vu rouge, qui ont tué Vous leur  
se pardonnez, messieurs les jurés, et  
vous avez raison de cette huma-  
nité.

Nous en avons vu aussi qui  
sont venues s'assoier là, de ces  
filles de barrière qui n'avaient  
jamais eu, que l'exemple et reçu  
l'éducation que du crime, et puis,  
qui une nuit, dans un taudis,  
peut-être sous le coup de l'alcool,  
à coups de surin, ont tué. Et on  
vous les amène, et vous les con-  
damnez, et vous avez raison.

### Mensonges.

Messieurs, cette femme m'e-  
pouvante davantage. Mais je lui  
défends de parler de son affolement  
quand, pas une fois, son  
œil ne s'est mouillé; quand,  
même après le crime, il est resté  
sec; quand, pas un moment, sa  
main n'a tremblé, ni pour écrire  
la lettre que vous verrez, ni  
quand il s'est agi de tirer, à M.  
de Calmette, une fois de plus, à M.  
le colonel Aubry. Non, non, pas  
d'affolement: le sang-froid, la  
présence d'esprit qu'après le  
crime elle va pousser et va per-  
fectionner jusqu'au mensonge,  
car cette présence d'esprit, elle  
l'a eu pour se trouver, pour se  
constituer depuis des excusés.

Lesquelles?  
Pendant l'attente, dit-elle, on a  
parlé devant elle de la politique  
de M. Caillaux et de la campagne  
entreprise dans le "Figaro" par  
M. Calmette, et cela l'a exaspérée.  
Je ne répète pas, messieurs, vous  
êtes édifiés: mensonge! mensonge!  
Personne n'a tenu des propos de  
cette nature, et, à la barre comme  
à l'instruction, les visiteurs, sur  
ce point, sont venus confondre  
l'accusée.

Elle a perdu la tête parce qu'à  
deux reprises elle a entendu crier  
son nom, la première fois par M.  
Calmette, la seconde fois par le  
garçon de bureau: mensonge!  
nouveau mensonge! Pas de doute,  
vous avez entendu la déposition  
de M. Paul Bourget confirmée  
par la déposition du garçon de

bureau et d'autres visiteurs en-  
core. Pas une fois son nom n'a  
été prononcé. Voilà les miséra-  
bles arguments qu'on avance  
avec un sang-froid effroyable  
encore pour essayer de se justi-  
fier ou d'expliquer.

Quoi encore? Elle a prétendu  
qu'elle est entrée dans ce cabinet  
qui n'était pas éclairé, et hier,  
M. le colonel Aubry, qui évidem-  
ment ne connaît pas l'instruction,  
qui évidemment n'a pas lu la  
sténographie de l'audience, a ex-  
pliqué la nervosité de Mme Cail-  
laux à l'aide d'obscurité ou de  
demi-obscurité du cabinet. Men-  
songe! nous sommes fixés sur ce  
point par deux appliques le long  
de la cheminée allumées par le  
garçon de service, et les deux pe-  
tites lampes électriques de la ta-  
ble allumées au passage par M.  
Gaston Calmette. Et de trois!

Alors, qu'est-ce qui resté?  
Quatrième et suprême mensonge:  
la peur. Elle a eu peur, et c'est  
ainsi que les coups du browning  
sont partis tout seuls, au hasard:

**Le système médiocre de la dé-  
fense.**

Messieurs, avant d'entendre M.  
le colonel Aubry, des explications  
pleinement satisfaisantes et lu-  
mineuses vous ont été données à  
cet égard par les médecins ex-  
perts qui ont procédé à l'au-  
topsie, et il est démontré désor-  
mais par le parallélisme des  
coups, et indépendamment de  
toutes les silhouettes qu'a bien  
voulu apporter ici M. le docteur  
Doyen, que la main qui a tiré n'a  
pas eu un instant de déviation  
dans le sens latéral, ce qui serait  
arrivé infailliblement si elle  
avait été prise d'un tremblement  
quelconque. Il n'y a eu de dé-  
placement de la main que dans  
le sens vertical, la main ferme,  
la main se déplaçant dans le sens  
de la hauteur pour suivre  
l'homme, l'homme qui recule, sur  
lequel on avance, sur lequel on  
tire, sur lequel on tire plus ou  
moins haut, suivant qu'il reste  
debout ou qu'il se baisse. Et dans

quel ordre les blessures ont-elles  
été portées ou reçues? Il ne  
m'importe absolument.

A Suivre.

### Maison à Louer

L'homme bien vêtu de noir,  
jeune encore, avec une barbe  
grisonnante à peine, s'était arrêté  
devant la grille. Il tenait par la  
main une petite fille, en noir  
aussi, et qui était blonde, parce  
qu'il sied d'être blonde quand on  
est en deuil.

Au-dessus de l'entrée de cette  
villa — porte rustique avec toit  
de chaume — une pancarte ta-  
chait de blanc le tronç d'un beau  
peuplier:

### MAISON A LOUER.

Pour visiter, s'adresser ici.

L'homme souna, sans lâcher de  
l'autre main celle de la petite  
fille. Une bonne traversa le jar-  
din et vint ouvrir. Un soleil d'or  
et de soie attestait sur les ra-  
mures de marronniers, encore  
vertes, la clémence de l'automne.  
Au fond, une maison carrée et  
simple, point semblable à ces  
chefs-d'œuvre biscornus de  
brique et de ferraille dont les  
architectes banlieusards oppri-  
ment nos regards. Cette maison-  
là était blanche; un perron sans  
prétention descendait vers les al-  
lées bordées de plantes grasses;  
et derrière, on apercevait un  
bout de potager avec quelques  
autres arbres fruitiers et un han-  
gar.

Pendant qu'il attendait qu'on  
lui ouvrit la grille, l'homme en  
noir avait regardé tout cela et  
murmuré:

— Tiens, on a peint les volets  
en vert!

Quand la bonne se présenta, il  
dit:

— Excusez-moi... Je viens pour  
visiter. Je suis allé à l'agence et  
l'on m'a adressé ici.

— Bien, monsieur.

— Cela ne dérangera pas?

— Non, monsieur, on est sorti.  
Je suis seule.

Il la suivit. L'enfant avait dé-  
gagé sa main et marchait près de  
son père, sérieuse, en petite  
femme de huit ans.

Au pied du perron, il stationna,  
pour voir combien le jardin était  
grand. Mais il s'aperçut que la  
fillette avait lâché sa main et il  
la reprit doucement.

— Clairette, regarde ce jardin,  
regarde ce beau jardin! préféra-  
t-il à voix basse, comme s'il eût  
craint que cette parole, pourtant  
peu compromettante, fût enten-  
due de la servante, qui déjà gra-  
vissait les degrés. Sur le seuil, il  
eut l'air d'hésiter un instant et  
enfin ils pénétrèrent.

La bonne ouvrit une porte;  
mais ce fut lui qui parla:

— Le salon... Et de ce côté, la  
salle à manger, n'est-ce pas? Oui,  
oui...

Il entra dans chacune des  
pièces, de même que les croyants  
entrent à l'église, son chapeau à  
la main, et presque sur la pointe  
des pieds. Clairette se collait à  
lui, intimidée de cet intérieur qui  
n'était pas chez elle. Et la ser-  
vante, patiente, attendait qu'ils  
eussent bien vu tout.

L'homme en deuil songeait:

— Ils ont mis leur piano entre  
les deux fenêtres... Le nôtre, de  
biais dans l'autre coin, faisait  
mieux... Ah! quand elle y était  
assise, quand un peu de soleil  
dorait sa nuque et la musique  
qu'elle jouait!

Puis:  
— Notre salle à manger était si

**HYDRO-  
THER-  
MASS.**  
(eau)  
(chaudeur)  
(massage)

Procédé scientifique de balnéa-  
tion. Méthode qu'on applique au bord de la  
mer ou dans la montagne. Traitement  
de deux heures. Dames, de 8 à midi;  
messieurs de 1 heure à 3 heures et tout  
le dimanche, \$1.00 par traitement. Six  
séances pour \$5.00. Chiropraxie, mani-  
cule, Doroïris \$1.00; \$25.00 par mois.  
Bouche et natation, \$25; 25 pour \$10.00.  
Leçons de natation.

728 rue Gravier.  
M. et Mme ROBERT OSBORNE.  
10 Mai-1 an

**Universal  
Rat and Mouse Catcher**

A pris 200 rats en un mois.

Débarasse un édifice de rats et sou-  
rnis en peu de temps, et ceci constan-  
ment, car il est toujours prêt à l'usage.  
Fait en fer galvanisé, il ne peut se dé-  
traquer, et dure des années. On peut  
prendre un grand nombre tous les  
jours. Allez au piège le matin, enterrez  
l'appareil intérieur, en quelques secon-  
des, sortez les rats et souris morts. Re-  
placez le piège et le piège est prêt  
de nouveau à servir. L'appât employé  
est du fromage en petits morceaux; le  
poison est ainsi dissimulé. Le piège a 18  
pouces de haut sur 10 de diamètre.  
Quand les rats passent l'appareil, ils  
meurent sans qu'aucune marque reste  
sur eux. Le piège est toujours propre.  
Un de ces pièges posé dans une cage à  
Scranton, Penn., a attrapé plus de 200  
rats dans un mois. Franco dans les  
Etats-Unis au reçu de 3.00 dollars. Piège  
de 8 pouces de haut, pour souris seule-  
ment, franco, 1.00 dollars. Comme le  
piège est payé d'avance, on demande que  
l'argent accompagne la commande.  
H. D. SWARTZ,  
Inventeur-Manufacturier,  
Scranton, Penn.

22juil-14m

claire!... Pourquoi l'ont-ils at-  
tristée par cette vilaine tenture  
grenat? Elle avait cousu de si  
jolis tulles pour les fenêtres... Je  
vois encore sa figure douce et  
simple, là, lorsqu'elle me disait:  
"Jean, tu n'as pas assez mangé,  
ce soir. Est-ce que quelque chose  
l'ennuie? As-tu un souci?"

On monta; et l'homme vit les  
chambres. Dans l'une d'elles, il  
demeura longtemps, si longtemps  
qu'il la remarqua lui-même et se  
tourna vers la bonne, en se sai-  
sant de réveiller d'un sommeil in-  
lérier.

— Je vous demande pardon;  
vous perdez votre temps à cause  
de moi!

Cependant, il ne fit grâce de  
rien; il fallut lui montrer les  
moindres recoins du logis, cela  
s'éternisait. Malgré son calme  
résigné, la bonne commençait à  
s'inquiéter tout de même. Drôle  
de visiteur, qui n'en finissait pas!

Qu'est-ce qu'il avait donc à ex-  
aminer ainsi les murs, comme  
s'il y cherchait des taches ou des  
toiles d'araignées? Peut-être bien  
un bonhomme qui préparait un  
mauvais coup et inspectait la  
maison, sous couleur de la louer.  
Elle en parlerait à madame dès  
son retour.

Mais quand ils furent redes-  
cendus au jardin, comme elle  
entendait la lessive déborder  
dans sa cuisine, elle se débar-  
assa d'eux, les laissa libres d'er-  
rer, de scruter le jardin à la  
loupe, s'ils le voulaient. Elle les  
surveillait par la fenêtre.

— Si monsieur desire faire le  
tour? proposait-elle. Les lé-  
gumes sont par ici, et par là les  
fleurs. Il n'y a pas de poulailler,  
mais il y a la place pour en met-  
tre un, du côté du hangar.

Elle les planta là.

Il vaut mieux fumer maintenant  
que plus tard!!!

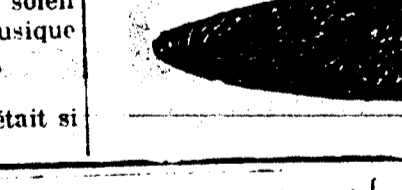
Mais quand vous fumez, fumez au moins quelque chose  
qui vaille la peine d'être fumé.

A part la qualité que nous offrons à nos clients dans nos  
tabacs, cigares et cigarettes nous donnons à tout acheteur  
gratuitement des COUPONS HALTOM.

Vous avez tout le temps voulu pour venir nous voir en  
attendant votre char.

**GEO. MOROY**

AVENUE JACKSON, ANGLE MAGAZINE.  
Téléphone Jackson 189.



### Feuilleton de l'Abcille de la Nouvelle-Orléans

N. 3 Commencé le 15 août 1914.

## LE TÉNOR

PAR LE

PRINCE DIMITRI GALITZINE

(Suite)

Cette conduite fâchait Tchavroff. C'est mal-  
honnête, pensait-il, ils profitent de ce que le  
vieux Canitzky n'entend ni ne voit rien.  
Zgredky, ce lâche bonhomme, avait raison de  
les traiter de galopins. Ils ne comprennent pas  
que c'est stupide, de même qu'ils ne peuvent  
comprendre pourquoi je suis constamment irri-  
té. Varia, elle aussi, trouve que je suis  
méchant. Je voudrais qu'elle changât d'opi-  
nion sur moi, mais comment faire? Il est par-  
fois tellement agréable de sentir combien la  
stupidité et la lâcheté d'autrui provoquent une  
profonde indignation, qu'on ne peut pas ne pas  
s'irriter. En face de cela on se recon-  
naît su-

périeur aux autres hommes... J'ai parlé à Va-  
ria; mais elle ne veut rien entendre; elle ne  
me connaît pas. Moi, cela me fait mal parce  
que je l'aime. Il me semble même maintenant  
que je l'ai toujours aimée; d'aussi loin que je  
me souviens, bien que je ne m'en sois aperçu  
que du jour de mon entrée au collège encyclo-  
pédique.

Je la vois moins, oui, c'est vrai... parce que je  
la vois moins. Combien de fois ai-je remar-  
qué, lorsque j'arrive à la maison et me ren-  
contre avec elle, que ce qui me frappe avant  
tout c'est sa bonté, son bon et ravissant visage.  
Il est étonnant que, lorsque je ne la vois plus  
pendant un jour ou deux, je commence à l'ou-  
blier... Ses traits ne me restent pas dans la  
tête... Je me rappelle qu'elle est jolie; mais  
quand je la vois de nouveau, il me semble que je  
la vois pour la première fois, ou bien elle est tel-  
lement embellie qu'il est presque impossible de  
la reconnaître... Pourquoi ne s'est-elle jamais  
fait photographier et ne m'a-t-elle pas donné  
son portrait? Etrange jeune fille! Mais comme  
elle est bien! Pendant que je suis avec elle,  
je sens continuellement mon cœur; je ne puis  
l'oublier et l'envie me brûle de l'embrasser.  
Mais j'ai peur qu'on ne pense au mal; mes  
seurs sont si bêtes, elles riraient... En suite,  
Varia se fâcherait... Si je pourrais passer quel-  
ques heures avec elle, sans voir aucune autre  
personne, je deviendrais fou d'amour; mais  
quand je ne la vois pas... ce sentiment dispa-  
rait de mon cœur... C'est bête! Et ici, au mi-  
lieu de mes camarades, il m'arrive si souvent  
de m'irriter qu'il n'est pas difficile de ne plus  
savoir aimer.

A la fin de la leçon, il ne restait plus per-  
sonne dans la salle... cela devenait trop ennu-  
yeux, tous étaient partis au fumoir. Juste en  
face de Canitzky était assis Paty von Patzky-

heim, un petit Allemand rigide de ne jamais né-  
gliger aucun professeur et de s'insinuer dans  
les bonnes grâces de tous sans exception.

Il amenait dans la classe et reconduisait le  
débile Cantizky, et lui bouffonnait toutes ses  
notes d'un bout à l'autre sans les comprendre,  
mais avec un tel zèle que si on l'avait réveillé  
la nuit avec la question "Paty, récitez le trente-  
sixième feuillet de "l'Economie politique," il  
n'aurait pas cherché un seul instant et aurait  
débité le tout sans hésitation.

A côté de lui était assis Blinoff, Dorogo-  
bousky, qui se préparait à partir en congé,  
après la leçon, avait posé devant lui, sur son  
pupitre, un petit miroir et se rasait soigneuse-  
ment, tournant doucement, et avec grâce, sa  
tête bien peignée.

— Un homme comme cela plait, pensa Tchav-  
roff. Je suis prêt à tenir le pari que mes  
seurs et toutes leurs amies le trouveraient  
ravissant. Ma mère est en extase devant ses  
manières. Seules, Varia ne peut le souffrir.  
Elle est aussi plus intelligente que mes chères  
seurs. Chère Varia! En ce moment pense-  
t-elle à moi? Est-elle gaie? Je ne la verrai  
pas avant samedi. Moi, d'ici là, je ne m'accor-  
derai pas de congé... Il ne serait pas commode  
d'en demander.

A peine la leçon terminée, Buvard s'approcha  
de Tchavroff.

— Allons, au cachot! Il faut aller au cachot!  
— Bon! bon! Je le sais bien!  
Tchavroff prit quelques livres, une boîte de  
cigarettes et suivit le Français.

Celui-ci le conduisit au cachot, une petite  
pièce contiguë au dortoir.

Quelques esmarades accompagnèrent Tchav-  
roff.

— Tu vas t'ennuyer, dit Tchavroff.

— Allons donc, voilà encore! Seulement,  
vingt-quatre heures.

— Je l'apporterai de la boustifaille après-  
dîner, on m'en a envoyé de la maison...  
— Impossible, messieurs, c'est défendu, dé-  
clara Buvard.

— C'est entendu, nous le savons. C'est vous  
qui la passerez si nous vous le disons.

La serrure élaqua. Tchavroff resta seul.  
Il s'assit sur l'appui tout froid de la fenê-  
tre et se mit à regarder, renfrogné, dans le jar-  
din. Il lui paraissait à présent affreusement  
laid, désagréable, d'être au cachot, et il eut  
cette impression dès la seconde où Buvard,  
ayant fermé la porte, tourna la clef dans la  
serrure.

Il ne sentait plus comme un jeune homme  
coupable ou qui a commis des sottises, mais  
comme un prisonnier.

— Imbécile! murmura-t-il; comment me  
suis-je avisé de faire le généreux! Je ne vou-  
lais pas poser; je voulais sauver mes cama-  
rades... très nécessaire... Je suis certain que pas  
un d'eux ne pense plus à moi.

De la salle à manger lui arriva le bruit de la  
prière qui précéda le repas.

Tchavroff alluma une cigarette. Aujourd'-  
hui, ils servaient encore certainement de la  
sauté, pensa-t-il.

En bas, devant lui, s'étalait le petit jardin du  
collège encyclopédique. Le long des allées  
courait un trottoir de planches pourries. Il  
faisait bon dans ce jardin, au printemps, parmi  
la verdure; mais maintenant subsistaient seuls  
les tristes squelettes des bouleaux et des trem-  
bles qui se balançaient monotones sous la  
poussée d'un vent froid et aigu.

Il ressentit de l'ennui; non pas de l'ennui,  
mais du dégoût dans l'âme.

L'oncle appporta le dîner, ensuite une lampe  
allumée.

— Qu'y a-t-il aujourd'hui? demanda Tchav-  
roff.

— Soupe, bœuf à la mode et beignets, Votre  
Excellence.

— Hum!... C'est bon, tu reviendras tout à  
l'heure.

Il mangea à contre-cœur. L'oncle, lorsqu'il  
revint, trouva presque tout intact.

Tchavroff prit un livre, mais ne put lire;  
est-ce parce que les élèves, sortis du réfectoire,  
faisaient du bruit, trépanaient dans le corri-  
dor et le dortoir? Est-ce parce que des pen-  
sées tristes lui passaient dans la tête? Il ne  
le savait pas lui-même.

— Dormirai-je, pensa-t-il. Non, je ne dormi-  
rai pas. De nouveau apparaît ce sentiment ri-  
dicule de désirer passionnément quelque  
chose, mais quoi? L'inconnu... C'est à-dire,  
non... Je sais maintenant, je pense à Varia...  
Oui, mais, en ce cas, pourquoi avais-je la même  
sensation autrefois, quand j'étais tout petit  
à ce n'était pas pour Varia... Nous étions des  
amis, mais je la voyais peu et je n'étais pas  
amoureux d'elle. Je n'aimais alors que mon  
père et ma mère... pourquoi? C'est étonnant  
combien les enfants sont bêtes. On leur dit:  
"Aimez vos parents," et ils les aiment comme  
de jeunes chiens dressés. Pourquoi les aime-  
rais-je maintenant? Qu'ont-ils fait pour moi?

Et Tchavroff se mit à songer.

Il se rappelait sa vie depuis ses premières  
minutes conscientes. Premières années... Jus-  
qu'à six ans... de mère, comme s'il n'en avait  
pas eu près de lui... Il ne la voit pas tout  
dans ses souvenirs se rapportant à cette épo-  
que. Il se souvient seulement de son père,  
beau encore, mais enveloppé déjà dans l'indol-  
gence d'une vieillesse prématurée. De ten-